LES IROQUOIS,

OU

L'ILE MERVEILLEUSE,

REVUE FANTASTIQUE EN UN ACTE,

PAR M. CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 28 décembre 1839.

DISTRIBUTION :

SOTROLOFF, grand chef de la tribu merveilleuse	M. Clairville.
ACAJOU, son premier ministre.	M. Gilbert.
LA CRITIQUE	M[lle] Fanny.
PAMÉLA	M[me] Coquet.
PHROSINE	M[me] Barville.
CÉLANIE	M[lle] Capon.
MARTON	M[lle] Léonide.
DU HASARD	M. Boutin.
QUATRE CHEVALIERS armés de toutes pièces.	
UNE BETTERAVE.	
PREMIER MARIN	M. Monnet.
DEUXIÈME MARIN	M. Coquet.
LE LAC DES FÉES	M[lle] Héloïse.
LES TROIS QUENOUILLES	M[lle] Lucie.
LE SYLPHE D'OR	M[lle] Capon.
LES PILULES DU DIABLE	M[me] St Firmin.
TITINE	M[lle] Léonide.
L'HOMME DE CHAMBRE NOIRE.	M. Delaunay.
UNE CANNE A SUCRE.	
Un Homme couvert de clous.	
Iroquois, Iroquoises.	

Le théâtre représente un jardin. A la droite de l'acteur, les ruines d'un vieux temple. A la gauche, et presqu'à l'avant-scène, sur un piédestal, l'idole de la tribu. Au fond est la mer.

SCÈNE I.

SOTROLOFF, ACAJOU, Iroquois, Iroquoises.

(Au lever du rideau toute la tribu est prosternée devant l'idole.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air du Domino noir.

A Genoux,
Devant cette idole ;
Du destin nous pourrons braver le courroux ;
A ses genoux,
Prosternons-nous.
Iroquois, prier, nous console ;
Implorons l'idole
Qui veille sur nous.
A genoux,
Devant cette idole.

SOTROLOFF.

Silence !

LE CHŒUR.

Prions-la de veiller sur nous !

SOTROLOFF.

En voilà assez... vous m'écorchez les oreilles. Acajou !

ACAJOU.

Divine lumière, qu'exige-tu de ton esclave ?

SOTROLOFF.

J'exige que tu m'aides à me relever... Doucement... doucement donc !.. Ce sauvage est d'une brutalité. (Remontant la scène et s'adressant à son peuple.) Iroquois et Iroquoises, j'éprouve le besoin de vous faire une confidence.

ACAJOU.

Nous t'écoutons, divin maître !

SOTROLOFF.

Depuis que cette île, autrefois sauvage et déserte, par un miracle de Manitou, s'est transformée en un jardin délicieux ; depuis que cette verdure, ces arbres européens, jusqu'à ce jour inconnus dans nos climats, ont fait surnommer cette île, l'Ile-Merveilleuse ; enfin, depuis que tous nos voisins nous portent envie, moi je m'ennuie... mon peuple m'ennuie... mes conseillers m'ennuient... vous m'ennuyez tous !

ACAJOU.

Eh quoi! nous t'ennuyons, gracieuse majesté?

SOTROLOFF.

Considérablement... Toi aussi, tu m'ennuies beaucoup.

ACAJOU.

C'est étonnant!

SOTROLOFF.

Je le veux bien... tant il y a qu'à force de m'ennuyer, je finis quelquefois par m'endormir, et qu'en dormant je rêve... je rêve assez volontiers. Cette nuit donc, j'ai rêvé qu'un de mes ancêtres, avait, il y a plusieurs générations, enfoui dans les décombres de ce vieux temple abandonné, un trésor merveilleux qui, s'il était en notre pouvoir, rendrait à cette île toute la gaîté, tout le bonheur dont elle jouissait autrefois.

ACAJOU.

Tu as rêvé cela, grand Sotroloff?

SOTROLOFF.

Et de plus, toujours poursuivi par ce songe, j'ai consulté le livre du destin... Acajou, fais-moi le plaisir de lire à ces Iroquois-là le premier paragraphe de ce livre mystérieux!

ACAJOU.

Je t'obéis, divin maître... (Lisant.) « En l'an 14000, avant la création du monde, par ordre de Palamaec, grand chef de la tribu Merveilleuse, fut enfermée dans le temple des Oublis une puissance européenne, dont le seul crime était d'avoir fait rire le peuple pendant quarante-huit heures.»

SOTROLOFF.

Si l'on peut appeler cela un crime!

ACAJOU, continuant.

« Les destins, irrités de tant de barbarie, ont prédit alors que la tribu serait condamnée à la tristesse, jusqu'à ce qu'un de ses chefs, brisant les portes du temple, eût rendu à la liberté la maîtresse du monde.»

SOTROLOFF.

Il y a bien la maîtresse du monde... n'est-ce pas, Acajou?

ACAJOU.

Oui, perle de ces contrées!

SOTROLOFF.

Qui diable cela peut-il être? Voyons... qu'en penses-tu?

ACAJOU.

Moi... je ne pense jamais!

SOTROLOFF.

C'est vrai... je ne pensais plus que tu ne pensais pas... Eh bien! moi, je pense... et je pense à briser les portes du temple.

ACAJOU.

C'est très ingénieux.

SOTROLOFF.

Oui, c'est assez spirituel... mais par quel moyen?

ACAJOU.

Ah oui!.. par quel moyen?

SOTROLOFF.

Si nous faisions sauter le temple?

ACAJOU.

C'est ça, faisons sauter...

SOTROLOFF.

Un instant, que diable! et la maîtresse du monde que nous enverrions par-dessus les toits... c'est très embarassant... Voyons! lis toujours... nous trouverons peut-être...

ACAJOU.

Je continue, divin soleil!..(Lisant.) « On brisera les portes du temple, en plaçant une lumière sur le nez du dieu Manitou.»

SOTROLOFF.

Une lumière sur le nez de... Ah ça! mais, c'est une profanation... c'est un sacrilége... Que je suis bête!.. puisque c'est le destin qui l'ordonne... Acajou, fais-moi le plaisir d'aller allumer n'importe quoi.

ACAJOU.

Oui, trésor d'Occident!

(Il sort un instant.)

SOTROLOFF.

J'ai bien fait de m'ennuyer long-temps... si je ne m'étais pas ennuyé long-temps... je ne serais pas sur le point de m'amuser beaucoup... je crois que je vais être très gai dans peu.

ACAJOU, revenant avec une mèche allumée.

Astre de cette île, commande à ton esclave.

SOTROLOFF.

C'est singulier, ça me produit un drôle d'effet... Prends bien garde, Acajou... au troisième coup frappé dans ma main, tu placeras cette lumière sur le nez de Manitou... tu m'as entendu?

ACAJOU.

Oui, grande lumière de Josapha!

SOTROLOFF.

Attention!.. une... deux... j'ai la chair de poule... Ah bath!.. je me risque... trois!

(Acajou met la lumière sous le nez de l'idole ; une détonnation se fait entendre ; le temple se métamorphose en grotte argentée ; une jeune fille s'en échappe et se précipite sur le théâtre : tous les Iroquois sont tombés la face contre terre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE JEUNE FILLE, portant des attributs diaboliques.

LA JEUNE FILLE.

AIR :

Me voilà!
Mon secours vous est utile,
Et bientôt, dans cette île,
Mon règne commencera.
Poursuivant jusqu'au mérite,
Parfois mon pouvoir l'atteint.
On me cherche et l'on m'évite,
On m'adore et l'on me craint.

TOUS.

La voilà!
Son secours nous est utile,
Et bientôt, dans cette île,
Son règne commencera.

LA JEUNE FILLE.

Me voilà!
Mon secours, etc.

SOTROLOFF.

Ah! juste ciel! qu'est-ce que c'est que ça... répondez, répondez! qui êtes-vous?

LA JEUNE FILLE.

Une pauvre jeune fille bien persécutée sur la terre, bien redoutée parmi les hommes qui, sans moi, pourtant, ne s'amuseraient guère. Aussi, pour me venger de leur ingratitude, je m'égaie à leurs dépens... je ris de tous les ridicules, de toutes les ambitions, et je n'épargne personne, pas même celui que je protége.

Air de la Parole.

Si je veux me faire admirer,
Ce n'est qu'à force de médire.
Aujourd'hui, je ferai pleurer
Celui qu'hier je faisais rire.
Je suis babillarde à l'excès;
Je suis médisante et caustique...
Bien souvent on me gronde, mais
Je ne me corrige jamais!

SOTROLOFF.

Qui donc êtes-vous?

ACAJOU.

Qui donc êtes-vous?

LA JEUNE FILLE.

La Critique.

TOUS.

La Critique!..

SOTROLOFF.

Ah! vous êtes la Critique... et pour quelle raison le grand Palamaec vous avait-il enfermée dans ce temple?

LA CRITIQUE.

Parce qu'il prétendait que mes avis, mes conseils, étaient pernicieux... qu'ils excitaient son peuple à lui manquer de respect. Était-ce ma faute, si l'on aimait tant à m'écouter.

Air : Quadrille du Diable en vacance.

Souvent,
En me moquant,
J'ai fait rire
L'Empire.
J'ai ri, j'ai ri, j'ai ri,
De plus d'un favori.
A fronder les travers,
La Critique
S'applique.
Par des moyens divers,
J'éclaire l'univers!

Je ris, en tous temps,
Des petits, des grands;
Oui, je ris de tous les charlatans!
Je censure tout;
On me voit partout,
Et je crois, surtout,
Qu'à tous vos sauvages
Mon humeur plaisait;
Car, sur ces rivages,
Ma gaîté charmait.
Tout ce que j'enseigne
Vous divertira.
Toujours sous mon règne
Le peuple rira.

Souvent,
En me moquant, etc.

Je ris des amans,
Je ris des pédans,
Je flétris les sots et les méchans;
Je ris des auteurs,
Je ris des acteurs
Et des directeurs.
Si je scandalise,
Dans plus d'un salon,
Je m'immortalise,
Dans un feuilleton.
Mon pouvoir se fonde
Sur la vérité,
Corrige le monde,
Sert l'humanité.

Souvent,
En me moquant,
J'ai fait rire
L'Empire, etc.

Mais, pardon, j'oubliais que je te devais la liberté. Parle, je veux récompenser dignement le service que tu m'as rendu; dis-moi quels sont tes désirs, je te promets de les satisfaire.

SOTROLOFF.

Eh bien! je voudrais que tu me fasse rire beaucoup.

LA CRITIQUE.

N'est-ce que cela?

SOTROLOFF.

Pas autre chose.

LA CRITIQUE.

En effet, je m'aperçois que chez vous le progrès est en arrière, la civilisation n'a pas marché depuis mon emprisonnement. Eh bien! je vous ferai connaître toutes les inventions humaines, et les plus nouvelles, les plus bizarres. Celles de Paris, par exemple! car de toutes les capitales de l'Europe, Paris est toujours celle qui renferme les nouveautés les plus extraordinaires!

SOTROLOFF.

Et tu pourras les amener jusqu'ici?

LA CRITIQUE.

A l'instant même, si tu veux... seulement, je vous préviens que la Critique ne peut vous montrer que les défauts et les ridicules de tout ce qu'elle vous présentera.

SOTROLOFF.

Tant mieux! nous serons d'une gaîté folle!

LA CRITIQUE.

Eh bien! nous allons commencer par les belles femmes de Paris.

SOTROLOFF.

Est-ce qu'à Paris les femmes sont une nouveauté?

LA CRITIQUE.

Une nouveauté commerciale depuis 1839; mais pour les bien connaître, nous allons interroger leurs femmes de chambre.

SOTROLOFF.

Leurs femmes de chambre?

LA CRITIQUE.

J'ai mes raisons pour les appeler en témoignage... Attention!

(Elle agite une baguette; on voit sortir, de la grotte, un essain de jeunes filles, toutes vêtues en soubrettes.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAMÉLA, PHROSINE, CÉLANIE, MARTON, PLUSIEURS FIGURANTES.

ENSEMBLE.

AIR : J'aime le tapage.

C'est une injustice, et l'injustice m'exaspère ;
C'en est fait,
Disons leur secret...
Je suis en colère, et ma colère c'est la guerre !
De l'affront
Qu'ell's nous font,
Ell's se r'pentiront !

PAMÉLA.

Nos maîtresses ne font peindre qu'elles,
Nos appas il faut les deviner...

PHROSINE.

Si l'on doit dessiner les plus belles,
C'est nous seul's que l'on doit dessiner.

CÉLANIE.

Sans jamais offenser la morale,
Nos portraits pourraient se vendre tous.

MARTON.

Moi, je veux que dans la capitale
On me puisse afficher pour huit sous !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

C'est une injustice, et l'injustice, etc.

PAMÉLA.

C'est une infamie !..

PHROSINE.

Une horreur !..

MARTON.

Un scandale !..

CÉLANIE.

Une abomination !..

PAMÉLA.

Vengeance !..

TOUTES.

Vengeance !..

SOTROLOFF.

Ah ça ! mais, c'est une révolution !

MARTON.

La beauté, c'est un don que la nature distribue aveuglément ; toutes les Françaises sont égales devant la nature ! et les dames du grand monde n'ont pas le droit d'être plus jolies que nous !.. A bas l'aristocratie !..

TOUTES.

A bas l'aristocratie !..

SOTROLOFF.

Mais, mais, mais, qu'est-il donc arrivé ?

PHROSINE.

Ce qu'il est arrivé...

AIR : Je fais la table et la chanson.

Depuis qu'en tous lieux on adore
Les belles femmes de Paris,
Aucun dessinateur, encore,
N'est venu prendre mon croquis !
A me faire croquer j'aspire,
Et pas un ne veut se risquer.

SOTROLOFF.

Pourtant, on a dû vous le dire,
Vour êtes gentille à croquer.

Mais tout cela ne me dit pas ce dont il s'agit.

PAMÉLA.

Il s'agit d'une publication qui nous fait le plus grand tort.

PHROSINE.

D'un monopole que nous voulons abolir.

CÉLANIE.

D'un abus que nous voulons renverser.

MARTON.

D'une révolution que nous voulons faire.

SOTROLOFF.

Juste ciel !.. Et contre qui vous révoltez-vous ?

PHROSINE.

D'abord, contre tous les peintres et dessinateurs des douze arrondissemens.

CÉLANIE.

Ensuite, contre toutes les belles femmes de Paris.

MARTON.

Excepté nous.

CÉLANIE.

Cela va sans dire.

PAMÉLA.

Ah ! mesdames, prenez garde, nous allons en dire de belles sur votre compte.

SOTROLOFF.

Des cancans... Bravo !.. j'en suis.

PHROSINE.

Attention ! Nous commençons.

AIR : Ah ! sacredie, nous allons rire.

En ce pays,
On croit peut-être,
Que la beauté peut sans atours nous apparaître.
Nos avis
Vous feront connaître
Les belles femm's de Paris.

PAMÉLA.

Si l'on voit leur fraîcheur,
Surtout leur blancheur,
Leur faire tant d'honneur ;
C'est grace à l'inventeur
Qui fut le créateur
De cette liqueur,
En faveur
Chez le parfumeur.
Ma maîtresse a la peau noire ;
Ça ne fait rien, c'est égal,
La v'là blanch' comme de l'ivoire,
Avec du lait virginal.

(Elle montre un petit flacon.)

SOTROLOFF.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PAMÉLA.

Ça ? c'est ce qui fait la belle femme de Paris. Tel que vous le voyez, ce petit flacon se paie dix francs, à la Cloche d'Or. Merci, en v'là un de badigeonnage un peu salé.

TOUTES.

En ce pays, etc.

PHROSINE.

Voyez leurs beaux cheveux,
Si blonds, si soyeux ;
C'est presque toujours eux
Qui rendent amoureux :
Oui, ce don précieux
Captive les yeux,

En tous lieux.
C'est prodigieux !
A leur belle chevelure
On fait maint salamalec;
Mais ces dames, je vous jure,
Ne couchent jamais avec.

Ça me rappelle une aventure qu'est arrivée à ma seconde maîtresse. Un jour que son amoureux s'avisa de vouloir passer ses doigts dans les boucles de ses cheveux ondoyans, comme il disait, v'là-t-y pas que la satanée perruque fiche le camp... Il fallait voir le mirliflor jeter les yeux sur cette campagne aride, dénuée de toute espèce d'arbrisseaux.

TOUTES.
En ce pays, etc.

MARTON.
Oui, ce monde banal
Déguise, au total,
Tout ce qu'il a de mal:
Au physique, au moral,
La vie, en général,
Est un carnaval.
C'est égal,
C'est original.
Ma maîtresse a des rubriques,
Que je dois dissimuler;
De ses corsets élastiques
Je ne veux pas vous parler.

STROLOFF.
En gazant.

ACAJOU.
Gazez.

MARTON.
Gazons. Je vous demande un peu pourquoi qu'on dit tous les jours que les cotons diminuent... que les cotons sont en baisse. Au contraire, c'est qu'ils sont en hausse, les cotons; mais ça tient à tous les sexes: les mollets de nos premières danseuses, coton; les appas de nos petites maîtresses, coton; les jambes de nos diplomates, coton. On dit même que M. Abdel-Kader commence à filer un très vilain coton.

TOUTES.
En ce pays, etc.
(Elles sortent en courant.)

SCÈNE IV.

LA CRITIQUE, SOTROLOFF, ACAJOU.

LA CRITIQUE.
Eh bien, qu'en dites-vous?

SOTROLOFF.
Moi, je dis qu'elles sont fort gentilles. Je commence à devenir très gai. Et toi, Acajou?

ACAJOU.
Je m'amuse beaucoup.

LA CRITIQUE.
Attention, voici du nouveau!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DU HASARD.

(Il est vêtu comme un marchand d'occasion, et porte sur lui une partie des produits de l'exposition.)

AIR:

L'industrie,
Surtout dans notre patrie,
L'industrie
Est chérie;
Tout Paris
En est épris.

Je restaure tout à neuf,
Et je mets à l'étalage
Des meubles du moyen-âge,
Faits en mil huit cent trent'-neuf.
Oui, ma victoire est complète;
Car je porte, en un grand sac,
Notre France, que j'ai faite
Marchande de bric-à-brac.

L'industrie,
Surtout en notre patrie,
L'industrie
Est chérie;
Tout Paris
En est épris.

SOTROLOFF.
Quel est ce monsieur?

DU HASARD.
Du Hasard, pour vous servir.

SOTROLOFF.
Et vous venez nous parler?

DU HASARD.
De toutes les merveilles que cette année 1839 a produites... de toutes les industries qu'elle a récompensées. Oh! si vous aviez pu voir cette exposition? Superbe! grandiose! enthousiasmante! Ces étoffes de verre... Oui, de verre. Le croiriez-vous, monsieur, faire des étoffes avec du verre... Porter une robe de verre, un pantalon de verre, un chapeau de verre, et ces nouveaux costumes de chasse... Oh! c'est là, surtout le plus mirobolant de tous les prodiges...

SOTROLOFF.
Vous avez de nouveaux costumes de chasse?

DU HASARD.
Et vous allez en juger.

(Il fait un signe. On voit paraître un homme tout hérissé de pointes de fer.)

SOTROLOFF.
Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

DU HASARD.
Un costume pour aller à la chasse aux lions, aux tigres, aux rhinocéros; un costume en cuir, tout garni de pointes acérées, et dans lequel vous ne pouvez faire un mouvement sans vous écrier:

AIR: Ah! que les plaisirs sont doux.

Ah! que les plaisirs sont doux,
Quand on a des clous,
Pour chasser les bêtes!
Ah! que les plaisirs sont doux,
Quand on a des clous,
A la chasse aux loups!
Les loups
S'élancent sur vous;

Mais, grace à vos cloua,
Vos armes sont prêtes :
Les loups, voulant s'y ruer,
Au lieu de vous tuer,
Viennent se clouer.

ENSEMBLE.

Ah ! que les plaisirs sont doux,
Quand on a des clous,
Pour chasser les bêtes !
Ah ! que les plaisirs sont doux,
Quand ou a des cloua,
A la chasse aux loups !

SOTROLOFF.

Effectivement, je trouve le procédé très piquant. Trouves-tu, Acajou ?

ACAJOU.

Oui, prodige de lumière.

SOTROLOFF.

Vraiment, j'ai peine à croire à tant de merveilles ; jamais les Iroquois n'avaient eu l'idée de semblables choses. Il faut que Paris soit le rendez-vous de toutes les capacités industrielles.

DU HASARD.

Bien certainement, les industriels ne nous ont jamais manqué.

LA CRITIQUE.

Témoins tant de Robert-Macaire.

DU HASARD.

Enfin, monsieur, je n'en finirais pas, s'il me fallait parler de tous les produits de l'industrie française.

AIR :

L'Exposition
Des produits de notre industrie,
De la nation
Mérita l'approbation.
Sans exception,
Tout fit bonneur à la patrie ;
Chaque invention
Excita l'admiration.

Pouvait-on prévoir,
Voir,
Ce carton bruni,
Qui,
Du fer, de l'argent,
Prend
Jusqu'au moindre ton ?
Non.
Et ces vitraux peints,
Dont les dessins
Nous intéressent ;
Et les spectateurs,
Qui paraissent
De cent couleurs !
N'y voyait-on pas
De jolis manequins de femme,
montrant des appas
Qui nous charmaient à chaque pas.
Aussi, maint censeur
Osait dire,
Dans son délire,
Que cet inventeur
Avait exposé la pudeur.
J'ai, qui l'aurait cru ?
Vu
Rome en vrai bouchon.
On
Voyait les palais,
Les
Temples des César ;
Car,
Châteaux,
Arsenaux,
Cirque et manége,
Étaient en liége ;
Vous pouviez juger
Comme, ici-bas, tout est léger.
Croirait-on vraiment
Que, par un procédé valable,
La viande, à présent,
Se conserve en se desséchant ?
Ah ! quel plaisir neuf
De pouvoir servir à sa table
Un morceau de bœuf,
Conservé depuis Charles-Neuf.
Quelqu'un, m'a-t-on dit,
Fit
Un billard très bon,
Dont
Une voix d'enfant,
En
Poussant un ressort,
Sort.
Avec ce billard,
Chaque bavard
Pourrait, j'espère,
Par distraction,
Faire
La conversation.

TOUS.

L'Exposition
Des produits de notre industrie,
De la nation
Mérita l'approbation, etc.

SOTROLOFF.

C'est prodigieux ! surnaturel !.. Acajou, baise les pieds de monsieur.

DU HASARD.

Baise mes pieds, Acajou.

(Ici, on entend une musique bruyante et mélodramatique. — Tonnerre, éclairs.)

SOTROLOFF.

Qu'est-ce encore ?

LA CRITIQUE.

Deux succès dramatiques, nautiques et maritimes, les deux *Naufrages de la Méduse !*

DU HASARD, les voyant arriver.

Dieu ! quelles figures !.. Je me sauve !..

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, moins DU HASARD ; LES DEUX MÉDUSES.

(Elles sont représentées par deux marins : l'un, celui de l'Ambigu, est en lambeaux, ses traits sont livides, sa démarche est lente, il parle mélodramatiquement ; l'autre, celui de la Renaissance, est très bien mis, son costume est d'une blancheur extrême, il chante continuellement.)

SOTROLOFF.

Quels sont ces deux hommes ?

LA CRITIQUE.

Je te l'ai dit : Deux naufragés de la frégate,

la Méduse... Celui que tu vois si déguenillé, si misérable, sort de l'Ambigu-Comique, où sa présence attira la foule. L'autre, celui que tu vois si bien paré, navigua long-temps sur le théâtre de la Renaissance... Tu peux les interroger...

SOTROLOFF.

Volontiers! commençons par celui-ci. (Saluant le premier marin.) Monsieur...

PREMIER MARIN, sombrement.

Que me voulez-vous?

SOTROLOFF, à part.

Dieu! quelle voix! quel ton sépulcral! (Haut.) Je voudrais...

PREMIER MARIN, déclamant.

Sauvez le navire!.. Dix brasses!.. Au timonier!.. Ah! mon frère!..

SOTROLOFF, à part.

Décidément, ce monsieur me fait peur... Je préfère interroger celui-là. (Saluant le second marin.) Monsieur...

DEUXIÈME MARIN. — Récitatif.

Vous vous intéressez à mes malheurs, sans doute,
Eh bien! parlez, monsieur, parlez, je vous écoute.

SOTROLOFF.

A la bonne heure! je vois que nous pourrons nous entendre!

DEUXIÈME MARIN. — Récitatif.

Sans boire ni manger, pendant quatorze jours,
Oui, je mourais sans cesse... et je chantais toujours.

SOTROLOFF.

Comment, vous mourriez en chantant?

DEUXIÈME MARIN.

AIR : Je sais attacher les rubans.

Tout autre, sur l'affreux radeau,
Eut jeté des cris effroyables,
Moi, j'y fredonnais un rondeau,
Et des romances lamentables.
Je faisais naufrage en chantant,
Oui, tous les soirs, j'expirais en cadence,
On ne peut mourir plus gaîment,
Qu'on ne meurt à la Renaissance.

SOTROLOFF.

En effet, c'est très agréable... Mais permettez une réflexion : Pour un homme qui, pendant quatorze jours, n'a vu que le ciel et la mer, il me semble que votre costume est bien blanc... Qu'en dites-vous?

DEUXIÈME MARIN.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

Sur le radeau qui me portait,
Radeau d'effroyable nature,
Tous les soirs, on me blanchissait;
Ce qui n'était pas trop nature.
Mon théâtre, par ce moyen,
Croyait embellir la nature,
Le public n'y comprenait rien,
Et j'en rends grace à la nature.

TOUT LE MONDE.

Rendons-en grace à la nature.

SOTROLOFF.

Décidément, mon cher ami, vous êtes invraisemblable; et, toutes réflexions faites, malgré son air sauvage, je comprends mieux celui-ci. (Au premier marin.) Voyons, monsieur, faites-nous connaître les aventures de votre naufrage.

PREMIER MARIN.

Monsieur, j'avais une mère... cette mère m'avait confié mon frère... mais une fois en mer, voilà que j'égare mon frère... je retourne chez ma mère, et après vingt ans passés sur mer je rencontre un jour mon frère, que je croyais au fond de la mer... Je méconnais, je provoque ce frère... et ce n'est qu'en pleine mer, que je me r'aperçois qu'il est mon frère... Heureusement, la bonne amie de ce bon frère qu'était aussi tombée dans la mer, vient repêcher les deux frères... Et tous trois, nous remettant en mer, je m'écrie : Frère, je te dirai tout, dans les bras de notre mère!..

SOTROLOFF.

Ce n'est pas de la petite bière!.. Et quel est l'auteur de cette œuvre légère?

LA CRITIQUE.

AIR : Comme il m'aimait.

C'est Desnoyer. (BIS)
Qui leur a donné cet ouvrage,
A Desnoyer, (BIS)
Ils doivent des succès entiers.

SOTROLOFF.

C'est la première fois, je gage,
Qu'on entend parler d'un naufrage
Par Desnoyer. (BIS)

Ma foi, je n'y comprends plus rien du tout... Aidez-moi donc, madame la Critique. En votre âme et conscience, que pensez-vous de ces deux personnages?

LA CRITIQUE.

C'est la vérité que tu me demandes?

SOTROLOFF.

Si ce n'est pas trop exiger de votre part.

LA CRITIQUE.

Je la dis bien rarement; mais une fois par hasard... Ecoute-moi.

AIR : A la pâleur de ton visage.

(Montrant le premier marin.)

Quand celui-là nous épouvante,
La foule aime à s'épouvanter,

(Montrant le second.)

Quand celui-ci prélude et chante,
Tout le monde aime à l'écouter;
On vient pour l'entendre chanter.
Et l'on doit dire : Bon courage
Aux deux théâtres qui, d'accord,
Ont au moyen d'un seul naufrage, (BIS)
Conduit deux succès à bon port.

(Le tonnerre se fait entendre, les éclairs brillent.)

SOTROLOFF.

Quel est ce bruit?

LA CRITIQUE.

C'est du merveilleux qui nous arrive.

TOUS.

Du merveilleux!..

(Les deux marins disparaissent sous terre. La foudre gronde, et la ritournelle de l'air suivant se fait entendre.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, moins LES MÉDUSES; LE LAC DES FÉES, LES TROIS QUENOUILLES, LE SYLPHE D'OR, LES PILULES DU DIABLE, LES FILLES DE L'ENFER.

CHOEUR, dans la coulisse.

AIR :

Places aux gentilles fées,
Qui se montreot à vos yeux,
Toutes, elles sont nées
Dans l'enfer ou dans les cieux.

LE LAC DES FÉES, représenté par une jeune fille, vêtue de blanc, et portant une écharpe. Elle arrive traînée dans un coquillage.

J'arrive du Grand-Opéra,
Où tout Paris m'admira.

LES TROIS QUENOUILLES représentées par trois jeunes filles. Elles arrivent à la droite de l'acteur.

Je viens du Palais-Royal,
C'est moral.

LE SYLPHE D'OR, descendant du ceintre, dans une gloire.

Moi, Sylphe d'or, je suis banni,
Là-haut, mon règoe est fini.

LES PILULES DU DIABLE, représentées par une petite vieille, qui sort de terre.

Je viens de chez Franconi.

LES FILLES DE L'ENFER, sortant toutes de la grotte argentée.

Place aux enfans de Lucifer,
Nous sommes filles de l'enfer,
Tremblez, car nos minois lutins,
Ferons damner tous les humains.

ENSEMBLE.

Place aux gentilles fées,
Qui se montrent à vos/nos yeux,
Toutes, elles sont nées
Dans l'enfer ou dans les cieux.

SOTROLOFF.

Je ne sais plus où j'en suis!.. Quelles sont toutes ces beautés qui m'environnent?

LA CRITIQUE.

Les pièces féeries représeutées pendant 1839.

SOTROLOFF.

Ah! les charmantes personnes! je veux les interroger... (Allant au Lac des fées.) Mademoiselle... votre nom, s'il-vous-plaît?

LE LAC DES FÉES.

Le *Lac des Fées*.

SOTROLOFF.

Et vous êtes...

LE LAC DES FÉES.

Je suis légère et je voltige. (Elle fait un entrechat.) Je tourbillonne, je pironette...

(En pirouettant, elle attrappe Sotroloff.)

SOTROLOFF.

Prenez donc garde! Acajou, mets-toi là.

LE LAC DES FÉES, allant s'asseoir nonchalamment.

Filles des airs, je descends de mon Olympe, situé rue Lepelletier, n. 12... En un mot, j'arrive du Grand-Opéra.

SOTROLOFF.

Du Grand-Opéra!.. Diable! et quel fût l'effet que vous produisîtes sur vos nombreux spectateurs? (Le Lac des Fées s'endort et ne parle plus.) Mademoiselle... quel fût... Comment, elle dort.

LA CRITIQUE.

Au Grand-Opéra, le sommeil est de tradition.

SOTROLOFF.

Ah! c'est fâcheux!.. Heureusement, j'aperçois trois jeunes filles, qui m'ont l'air beaucoup plus éveillées... (Allant à elles.) Pardon, mesdemoiselles, veuillez, je vous prie, me faire savoir qui vous êtes?..

UNE DES TROIS JEUNES FILLES.

Vous voyez en nous, les *Trois Quenouilles*, du Palais-Royal.

SOTROLOFF.

Comment, vous êtes Trois Quenouilles?

LA JEUNE FILLE.

Non pas; nous sommes les trois filles du seigneur Haut-Perché; chacune de nous reçoit, pour talisman, une quenouille de verre, qui doit pendant l'absence de notre père, nous protéger contre toutes les séductions; aussi, malheur à celle de nous qui ne serait pas sage; sitôt qu'un amant triomphe de notre vertu, notre quenouille se brise en mille morceaux.

SOTROLOFF.

Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens, tiens!..

AIR de la Poupée.

LA JEUNE FILLE.

Dès que nos pauvres cœurs sont pris,
A l'instant même un Dieu sévère,
Brise nos quenouilles de verre,

LA CRITIQUE.

Je crois que surtout à Paris,
Cette coutume singulière,
Ne plairait guère.
Car si votre Dieu surveillait
Les vertus que Paris admire,
Aux quenouilles qu'il briserait,
La France ne pourrait suffire. (bis)

SOTROLOFF.

Et quel est ce petit monsieur, qui nous est tombé des nues?

LA CRITIQUE.

C'est un fils de la Terre... Le *Sylphe d'or*.

SOTROLOFF.

Comment, un sylphe, fils de la Terre... Je croyais que les sylphes étaient d'origine céleste, qu'ils habitaient les airs.

LE SYLPHE D'OR.

Ordinairement, c'est possible... mais à la Gaîté, nous n'y regardons pas de si près, et la preuve, c'est que nous avons encore le sylphe d'argent, le sylphe de fer, le sylphe de plomb.

SOTROLOFF.

Voilà un petit sylphe bien léger. Et qu'avez-vous fait de remarquable?

LE SYLPHE D'OR.

AIR : Voilà la différence.

J'ai fait des prodiges nombreux,
J'ai fait un mortel malheureux,
J'ai fait rire un parterre.
J'ai fait pleurer la Terre. *
Avec mon or et mon talent,
Oui, j'ai tout fait... hors de l'argent
Que je n'ai pas su faire.

* Dans le Sylphe d'Or, la Terre est la mère du Sylphe.

SOTROLOFF.

Alors, c'était bien la peine de faire tant de jolies choses. (Il se retourne et jette un cri, en apercevant la petite vieille.) Ah! mon Dieu!

LA CRITIQUE.

Qu'as-tu donc?

SOTROLOFF.

Miséricorde! qu'elle est laide!..

LA CRITIQUE.

N'en dis pas de mal : c'est un de nos plus grands succès.

SOTROLOFF.

Et tu la nommes?

LA PETITE VIEILLE.

La sorcière des *Pilules du Diable.*

SOTROLOFF.

Une sorcière... les Pilules du Diable!.. et cela fut un succès!

LA SORCIÈRE.

Dites une rage! un délire!.. deux cents représentations!

SOTROLOFF.

Deux cents représentations!

LA SORCIÈRE.

Et plus!..

AIR : Voilà les maris à la mode.

Au public pourtant, je n'offrais rien de neuf,
Et si mon théâtre était plein comme un œuf,
C'est que j'ai choisi mil huit cent trente neuf
Pour copier les Funambules.
J'ai pillé partout, j'ai pris de tout côté,
J'ai donné du vieux pour de la nouveauté,
Et voilà comment, au public enchanté
J'ai fait avaler mes pilules.

SOTROLOFF.

Du moins, elle y met de la franchise... mais quel est ce petit régiment d'infanterie légère?.. adressons-nous au général... Approchez, mademoiselle, et répondez-moi... qui êtes-vous?

TITINE.

Je suis Titine, la fille des Enfers... mes sœurs et moi, nous sommes toutes plus gentilles les unes que les autres, et pourtant nous ne pouvons pas réussir à damner le plus petit mortel... pas un ne daigne nous embrasser, ce qui est très humiliant pour notre amour-propre.

SOTROLOFF.

Et pourquoi ne veut-on pas vous embrasser?

TITINE.

Ah c'est que c'est excessivement dangereux!

AIR du Major Palmer.

Nos baisers coûtent la vie,
Ils peuplent le sombre bord.

SOTROLOFF.

Une bouche aussi jolie,
Peut-elle donner la mort.

TITINE.

Par ordre de notre père,
L'univers doit y passer.
Et nous montons sur la terre
Pour nous y faire embrasser:
Deux beaux soldats se présentent,
Ils viennent nous en conter:
Et les voilà qui nous tentent
Quand nous croyons les tenter.
Nous avons beau leur sourire,
Nos deux amans tiennent bon;
Jamais soldat sous l'empire
Ne fut aussi pudibond.
A leurs vœux toujours dociles,
Leur bonheur nous est trop cher;
Nous ne sommes point habiles
Pour des filles de l'enfer.
Pauvres hommes, pour vous faire
Enrager et damner tous,
Que de femmes sur la terre
Sont plus adroites que nous.

SOTROLOFF.

Effectivement, votre pouvoir diabolique ne s'étend pas loin.

TITINE.

C'est égal, j'opère une foule de prodige... on me voit en diablesse, en homme, en femme, en suissesse, en fantôme, en soldat, en danseuse, en vieille, en jeune, je tire des coups de fusil, je danse la Cachacha... Mes aventures commencent sous l'Empire et finissent sous Louis XIII.

SOTROLOFF.

Permettez, vous faites erreur... vous voulez dire : Commencent sous Louis XIII et finissent sous l'Empire.

TITINE.

Non pas, non pas, commencent en 1810, et finissent en 1613.

SOTROLOFF.

Comment, vous rétrogradez!

TITINE.

Qu'est-ce que cela fait...

AIR : J'ai vu la Meunière.

Les anciennes pièces, dit-on,
Etaient moins compactes,
Toujours l'unité d'action
Les rendaient exactes:
Mais nos auteurs plus éloquens,
Nous ont montré de temps en temps
En deux ou trois actes,
Deux ou trois cents ans.

Or donc, nous avons renoncé
Au genre classique:
Et puis, nous avons enfoncé
Le goût romantique.
Comme toujours, nous innovons,
Maintenant nous rétrogradons;
Et l'art dramatique
Marche à reculons.

SOTROLOFF.

Eh bien! s'il faut parler franchement, tout cela ne me paraît pas merveilleux... je voudrais encore quelque chose de plus extraordinaire.

LA CRITIQUE.

Sois donc satisfait.

(Elle frappe de sa baguette la statue du dieu Manitou qui se transforme en chambre noire. On voit un homme assis préparant une épreuve du Daguerréotype.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DAGUERRÉOTYPE.

SOTROLOFF.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LA CRITIQUE.

Le Daguerréotype.

SOTROLOFF.

Le Dag...

LA CRITIQUE.

Ou si tu le préfère, l'art de dessiner sans crayons, sans pinceaux, sans couleurs, sans palette.

SOTROLOFF.

Et quel est l'inventeur de ce procédé sublime?

LA CRITIQUE.

Daguerre... l'immortel Daguerre!

SOTROLOFF.

Je ne connais pas.

LA CRITIQUE.

Apprends donc à le connaître.

L'HOMME DE CHAMBRE NOIRE.

Air des Comédiens.

C'est un amant que la nature adore,
Et qui, parfois, devine ses secrets :
Car des beautés qu'elle nous cache encore
Il a charmé ses regards indiscrets.
Souvenez-vous qu'on admirait naguère
Tous les tableaux placés au Diorama,
Temple sacré dont la France était fière,
Et qu'en un jour la flamme consuma.
Ah! j'ai pensé, quand j'ai vu l'incendie,
Quand j'ai pleuré sur ces murs abattus,
Que la nature avait, par jalousie,
Frappé l'amant qu'elle n'égalait plus.
Bientôt, pourtant, la douleur se dissipe;
Le Diorama fut à peine écroûlé,
Quand admirant le Daguerréotype,
Déjà Paris est presque consolé :
Tout va changer d'un seul coup de baguette,
Adieu, beaux-arts! adieu peinture, adieu!
Plus de pinceaux, de couleurs, de palette,
C'est un génie à créer après Dieu!
Par un prodige, un miracle sublime,
Sur un métal immobile à nos yeux,
En un moment, tout paraît, tout s'anime,
L'homme, l'espace, et la terre et les cieux.
Aux volontés de ce maître qu'elle aime,
Oui, la nature obéissant enfin,
Dut consentir à se peindre elle-même,
Et ces portraits sont tracés par sa main.
Daguerre a pris l'univers pour modèle,
Pour sa palette un magique appareil,
La vérité pour compagne fidèle,
Et pour pinceau les rayons du soleil.
C'est un amant que la nature adore,
Et qui, parfois, devine ses secrets;
Car des beautés qu'elle nous cache encore
Il a charmé ses regards indiscrets.
Oui, des beautés qu'elle nous cache encore
Il a charmé ses regards indiscrets.
De la nature, il sait tous les secrets.

SOTROLOFF.

C'est beau, c'est grand! c'est... Acajou rebaise les pieds de monsieur.

(On entend le bruit d'un combat, et l'orchestre joue les premières mesures de Malbrough.)

SOTROLOFF.

Tiens, qu'est-ce qui nous arrive donc là?

LA CRITIQUE.

Une nouveauté britannique... Place aux chevaliers errans! place au tournois d'Angleterre.

SCÈNE IX.

LES MEMES, QUATRE CHEVALIERS, armés de toutes pièces et montés sur des chevaux caparaçonnés.

CHŒUR.

(Pendant que les chevaliers défilent.)

Air de Malbrough.

L'Anglais s'en va t'en guerre,
Mironton ton ton, mirontaine,
L'Anglais s'en va t'en guerre!
Ne sait quand reviendra. (ter.)
Il reviendra à Pâques,
Mironton ton ton mirontaine.
Il reviendra à Pâques
Ou à la Trinité.

SOTROLOFF.

Dieu! les superbes guerriers... quel beau régiment!.. et tu dis que ce sont des Anglais.

LA CRITIQUE.

Des milords pur-sang, qui ont attendu l'année 1839 pour figurer dans un tournois comme au temps de Richard Cœur-de-Lion.

SOTROLOFF.

Je suis sûr que cela devait être superbe à voir.

LA CRITIQUE.

C'était magnifique, et tu vas en juger par toi-même... Allons, preux chevaliers, la lance en arrêt! précipitez-vous dans l'arêne... lancez vos coursiers...

SOTROLOFF.

Une minute, ne lancez rien du tout... Que diable! je ne veux pas voir couler le sang dans mon empire.

LA CRITIQUE.

Oh! rassure-toi... leurs armes ne sont pas dangereuses, et tu peux t'en convaincre en permettant à un de ces chevaliers de te donner un grand coup de lance.

SOTROLOFF.

Me donner un grand coup de lance!.. pas de mauvaise plaisanterie, s'il vous plaît.

LA CRITIQUE.

Mais quand je t'assure que tu ne courre pas le moindre danger.

SOTROLOFF.

Eh bien, donnez un grand coup de lance à Acajou.

ACAJOU.

Mais...

SOTROLOFF.

Viens ici, Acajou... j'aime beaucoup mieux cela.

(Un des chevaliers court sur Acajou la lance en arrêt; elle se brise en deux.)

LA CRITIQUE.

Eh bien! que t'avais-je dit.

SOTROLOFF.

Comment trouve-tu cela, Acajou?

ACAJOU, se tâtant la côte,

Je m'amuse beaucoup.

LA CRITIQUE.

Tu n'as plus peur?

SOTROLOFF.

Je permets le tournois.

CHOEUR.

Air : Je vais te percer le flanc.

Ils vont se percer le flanc,
Vli, vlan,
Rantamplan,
Tire lire en plan,
Je voudrais savoir comment
Finira cette guerre.

LA CRITIQUE.

Bientôt, chaque adversaire
Plus ou moins téméraire,
Va se porter en avant.

LE CHOEUR.

Vli vlan,
Rantamplan,
Tire lire en plan.

LA CRITIQUE.

C'est un tableau ressemblant
De la vieille Angleterre.
De la chevalerie,
L'Angleterre est ravie,
Elle aime les faits brillans.

LE CHOEUR.

Vli vlan,
Rantamplan,
Tire lire en plan.

LA CRITIQUE.

Et de cinq ou six cents ans
La voilà rajeunie.

(A la fin de ces couplets le ciel s'obscurcit, la foudre gronde. On entend la pluie tomber.)

SOTROLOFF.

Juste ciel ! quel orage !

(Tous les chevaliers quittent leur lance et ouvrent un parapluie.)

SOTROLOFF.

Comment, voici les chevaliers qui se mettent à couvert.

LA CRITIQUE.

C'est ainsi que ce sont terminés les tournois anglais.

Air : Sautez par la croisée.

Oui, l'eau, qui tombait par torrens,
Dispersa la cavalerie.
Alors, ces chevaliers errans,
S'armèrent d'un bon parapluie,
Et, chevauchant sur leur coursier
En grelottant sous leur armure,
Ils ressemblaient au chevalier...

SOTROLOFF, parlant.

Au chevalier...

LA CRITIQUE, chantant.

De la triste figure.

(Pendant ce couplet, le jour est revenu, et quand la Critique a cessé de parler une Betterave, suivi d'une Canne à sucre, s'élance sur le théâtre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, UNE CANNE A SUCRE, UNE BETTERAVE.

SOTROLOFF.

Miséricorde ! qu'est-ce que c'est que cela?

LA CRITIQUE.

Deux rivales inconciliables, la Canne à sucre et la Betterave. Tout à l'heure ce n'était qu'un tournois, maintenant c'est un combat à mort. Peuple, rangez-vous !

(Tout le monde fait place aux adversaires, qui s'attaquent au sabre, sur la reprise de l'air : *On va lui percer le flanc.* A la fin d'un combat très acharné, la Canne à sucre, d'un coup de sabre, coupe la Betterave en deux.)

LA CRITIQUE.

Infortunée Betterave.

CHOEUR.

Elle est morte, enfin,
Mais elle est morte en brave.
Chère Betterave,
Tu nous sucrais en vain.

LA CRITIQUE.

Elles seront bannies
De tous nos alentours,
Et les Colonies
Nous sucreront toujours.

CHOEUR.

Elle est morte, enfin, etc.

(A peine ce couplet est-il achevé qu'un bruit terrible se fait entendre. le tonnerre, le beffroi, tout résonne en même temps.)

SOTROLOFF.

Ah ! mon Dieu ! que nous arrive-t-il encore ?

LA CRITIQUE.

On dirait le tremblement de terre de la Martinique.

SOTROLOFF.

Un tremblement de terre !

LA CRITIQUE.

Non, rassurez-vous; ce sont toutes les nouveautés qui font éruption.

SCÈNE XI.

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

CHOEUR.

Place aux nouveautés
Qu'on récompense
En France,
Elles ont des beautés
De premières qualités.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : Quadrille.

Nouveautés,
La critique
Est toujours véridique;
Nouveautés,
Apparaissez, sortez de tous côtés.

TITINE.

Quand nos mains la repoussent
La graisse d'ours est d' mauvais ton,
Et les cheveux ne poussent
Qu'avec la graisse du lion.
Oui, vraiment,
A présent,
Grace à cette graisse
Traîtresse.

Nos cheveux tombent, mais
Tous nos coiffeurs ont de fameux toupets.
Nouveautés, etc.

SOTROLOFF.

L'Académie enfante,
Car un dieu manque à ses autels.
En mil huit cent quarante.
Aurons-nous quarante immortels?
Non, jamais.
Désormais
L'Académie
Est endormie;
Elle ne produit rien,
Non, rien, pas même un académicien.
Nouveautés, etc.

DU HASARD.

Un dentiste moderne,
Pour immortaliser son nom,
Place mainte lanterne
A chaque étage d' sa maison.
Son talent,
Maintenant,
Fait, je pense,
Honneur à la France;
Car, il est avéré
Que ce dentiste est un homme éclairé.
Nouveautés, etc.

DEUXIÈME MARIN.

Quand nous voyons, en brave,
La Canne à sucre triomphant,
Et quand la Betterave
Combat encore en expirant,
De ces grands
Accidens,
Maint épicier, vite,
Profite
En débitant partout
Des sucres qui n' sont pas sucrés du tout.
Nouveautés, etc.

(On voit sortir de terre une petite colonne.)

SOTROLOFF.

Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

DU HASARD.

Ah! dame, c'est que c'est très difficile à vous expliquer.

SOTROLOFF.

Cependant il faut que je sache.

DU HASARD.

Regardez bien, vous devinerez peut-être.

Sans faire l'aristarque,
Regardez attentivement.

SOTROLOFF.

Eh mais! je n'y remarque
Que des affiches seulement.
Voyons donc.

DU HASARD.

Ah! pardon.

SOTROLOFF.

Faites-moi place.

DU HASARD.

Non, de grace.

SOTROLOFF.

Je veux lire.

DU HASARD.

En ce cas
Lisez, monsieur, mais ne regardez pas.
Nouveautés, etc.

LA CRITIQUE, au public.

La Critique, avec zèle,
Défend nos intérêts, nos droits.
Songez bien que, sans elle,
Nous serions encore Iroquois.
Maintenant,
En tremblant,
Ici, la Critique
Abdique;
Son pouvoir disparaît,
Et c'est de vous qu'elle attend son arrêt.

Prononcez,
Ne critiquez pas la Critique;
Prononcez,
Et par bonté, messieurs, applaudissez.

TOUS.

Prononcez, etc.

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghein, 12.